

Bertrand de Jouvenel : conjuguer le passé au futur

Par Mario Pelletier (Le Devoir, 2 août 1980)

Il y a des rencontres qui font rêver. Donner la main à Bertrand de Jouvenel, c'est toucher presque tous ceux, écrivains, savants, politiques, qui ont marqué notre temps et avec qui il a été en contact dans son extraordinaire « voyage dans le siècle » (1). Dans le sillage de cette tête racée, il y a la rumeur d'une des époques les plus tragiques et les plus grandioses de l'histoire.

Né hugolesquement alors que ce siècle n'avait que trois ans, issu de milieu aristocratique dans un Paris qui était encore le foyer des lumières et l'arbitre des nations, d'un père sénateur lié à l'écrivain Colette et d'une mère qui tenait l'un des salons les plus célèbres de Paris, frotté avec les sommités politiques et littéraires du temps, tiraillé au fond de sa conscience par les douteuses amitiés franco-allemandes des années trente, exilé de guerre puis engagé dans la quête des futurs possibles, Bertrand de Jouvenel représente peut-être bien que personne les grandeurs, décadences et aspirations de la France du XX^e siècle. Venu pour la première fois en terre canadienne à l'occasion de la conférence de Toronto sur l'avenir, le célèbre futurologue a fait un détour spécial par Montréal, avec sa collaboratrice Jeannie Malige, pour prendre contact avec la réalité québécoise.

Comment vous définissez-vous? Je crois que vous rejetez l'appellation de « futurologue » ?

« Je n'ai toujours été qu'un reporter. Comme il est dit dans *Un voyageur dans le siècle*, c'est l'attention au présent acquise en constituant des dossiers de presse pour mon père puis en exerçant le métier de journaliste dans l'entre-deux guerres, qui a engendré chez moi des spéculations sur l'avenir. Je suis très éloigné des futurologues qui projettent les grandes tendances du présent dans le futur. Je rassemble plutôt une série de petits faits, à ras de terre, des informations anodines en apparence mais qui, mises ensemble, peuvent éclairer le cours souvent déconcertant de l'Histoire.

Vous qui êtes l'auteur de nombreux livres, pourquoi avez-vous eu recours à l'aide d'une autre personne pour écrire vos souvenirs ?

« J'étais une mine de souvenirs, mais une mine dormante. Il y a beaucoup de choses dont je ne me souvenais plus. Il a fallu le concours de Jeannie Malige pour déterrre tout ce passé dans ma tête, susciter les décliques nécessaires en consultant de vieux journaux, par exemple. Et puis, nous avons eu l'aide précieuse d'un jeune universitaire canadien, M. John Braun, qui faisait une thèse sur moi et avait retracé à peu près tout ce que j'avais écrit. De moi-même, il y aurait eu bien des faits anecdotiques que j'aurais omis, par exemple comment j'ai dû le jour à l'affaire Dreyfus, et d'autres choses du genre. »

Jeannie Malige évoque un moment les années de la Dépression où, pour se faire un peu de fric, il a livré, ici et là aux Etats-Unis, des matches de boxe (un sport que sa mère lui avait fait apprendre comme on apprend aujourd'hui le karaté) et fait quelques figurations à Hollywood. Comme il possédait un habit et avait des manières élégantes, il jouait les gentilshommes français, virtuoses du baise-main et de la valse, qu'on terminait en battant des coudes. Souriant à ces évocations d'un autre temps, Bertrand de Jouvenel demande, narquois, ce qu'il y aura à mettre dans le second tome de ses mémoires puisqu'il a été « sérieux depuis 1945, penseur à plein temps, c'est effrayant », précise-t-il.

Parlant de la Dépression, vous dites dans votre livre que votre obsession à l'époque était le chômage et que cette obsession vous est revenue depuis quelques années ? Y voyez-vous le signe que l'époque actuelle ressemble aux années trente ?

« Sûrement, il y a beaucoup de ressemblance, ne serait-ce qu'à cause de cette préoccupation constante de la guerre. L'URSS met peu à peu la main sur la péninsule arabique : un jour prochain, elle exercera sa domination sur l'Europe occidentale en contrôlant les robinets du pétrole. Lorsque j'ai jeté l'alarme à ce propos en 1978, je n'ai obtenu aucune réaction. Je voyais les Cubains arriver en Éthiopie, les Russes s'installer à Aden, mais je ne croyais pas qu'ils iraient jusqu'à envahir l'Afghanistan. Je pensais qu'ils continueraient à susciter des révoltes par personnes interposées. L'attaque sur l'Afghanistan, c'est quelque chose de tout à fait nouveau, on a l'impression que maintenant ils se sentent assez forts pour ne plus se gêner. »

Cela ne vous rappelle-t-il pas l'Anschluss ?

« Oui, bien sûr, c'est la même chose. Et les États-Unis ont la même attitude que la France autrefois, ils crient à tout bout de champ « Nous ne supporterons pas que... » et ne font rien. Évidemment, les États-Unis ont plus de ressources que la France de l'époque et sont plus à l'abri, mais l'attitude est la même. Et puis, géographiquement,

l'Union soviétique domine toute l'Eurasie. Je ne vois pas comment les États-Unis pourraient intervenir efficacement en Arabie, par exemple. C'est toute une affaire d'amener des troupes là-bas, à travers les sous-marins russes, et de faire la guerre au loin. Le Vietnam en est un exemple cuisant pour les États-Unis. Et il y a ce vieux rêve russe d'annexer les mers chaudes. Tout cela est très vilain, très vilain, vous allez voir ! »

Si on a le temps de voir quelque chose, avec la menace nucléaire qui pèse sur nos têtes...

« Ça, je n'y crois guère. Je suis persuadé que les Russes ne veulent pas la guerre, ils veulent avoir les avantages de la victoire sans la guerre. J'ai bien plus peur des petits États terroristes comme la Libye. Cependant, compte tenu du caractère absolument affolant des armes qu'on fabrique aujourd'hui, ce qui m'inquiète le plus, ce n'est pas tant la destruction des vies humaines que celle de cette mince couche de sol (1 m 80) qui nourrit toute vie. Une fois détruit, ce sol ne repousse plus. Prenez la Tunisie c'était autrefois le grenier de l'Europe ; or, on y a rasé la forêt pour planter la vigne, la sécheresse est venue et tout s'est ensablé irrémédiablement. C'est comme ici d'ailleurs. Au Canada, les chutes de neige sont moins abondantes à mesure que la forêt se déboise. On pourrait citer des exemples semblables un peu partout dans le monde. »

Quel rôle peut jouer la prospective pour parer au désastre ?

« Je vous donnerai un exemple. En Occident, il y a peu encore, on se montrait satisfait quand le PNB augmentait de 5 %. Moi, je n'ai jamais cru à ces indicateurs. Ainsi, on a construit à un moment donné de nouveaux abattoirs à la Villette (en banlieue de Paris), et ça figurait dans le PNB comme investissement. Puis il a fallu bientôt les démolir : c'était aussi une dépense d'investissement qui figurait dans le PNB. Vous voyez comment ce peut être significatif, ce truc-là ! Donc on était heureux, on voguait sur le PNB; puis soudain on a buté sur cette histoire de pétrole. L'Europe aurait pu réagir, elle la principale affectée, mais non ! Elle se souvenait encore du sévère coup de garçette que lui avait donné le président Eisenhower en 1956, quand il lui avait intimé qu'elle n'avait rien à voir hors de ses frontières. Alors, il a bien fallu se pencher sur les « possibles » de l'avenir, ne plus avancer avec des impératifs catégoriques. C'est dans cet esprit que j'ai mis sur pied le comité « *Futuribles* », afin d'amener les hommes de science et les spécialistes à faire des pronostics, à cerner les possibilités de l'avenir. J'ai eu de la peine à décider ces gens-là au début, ils disaient : « Si on parle d'avenir, on va tomber dans la science-fiction »... Les débuts ont été difficiles, mais finalement ils ont embarqué. Aujourd'hui, la futurologie prend une expansion de bonne augure avec des hommes comme Cornish, le directeur de la revue *Futurist*, et des conférences comme celle de Toronto qui créent des occasions d'échanges fructueux.

Vous envisagez donc l'avenir avec optimisme malgré les mauvais signes qui s'accumulent à l'horizon ?

« Vous savez, j'ai bien connu le romancier H.G. Wells, pour qui j'avais beaucoup d'amitié et d'admiration. Il n'a jamais été optimiste, mais après la Deuxième guerre – il est mort en 1946 – il était tout à fait désespéré. Il a écrit une petite plaquette, son dernier ouvrage, intitulée *The Human Mind at the End of its Stage*, dans laquelle il dit ni plus ni moins que c'en est fini de l'espèce humaine. C'est un livre aujourd'hui introuvable, qu'on n'a pas réimprimé parce qu'on a jugé qu'il desservirait son auteur. Ce livre, je le garde précieusement et j'y retourne souvent pour une raison bien simple : je ne veux pas que la vieillesse m'amène à exprimer le désespoir, au contraire. Alors le petit livre catastrophique de Wells me soutient dans ma détermination. Je crois qu'il n'est pas bon de succomber au pessimisme, une des pires tentations de l'âge. Après tout, l'homme est inventif et courageux. Et puis, quand je vois ce Canada rempli de ressources et le Québec, cette nation francophone d'Amérique, qui occupe un territoire trois fois grand comme la France et aux trois quarts vierge, je me dis qu'il y a encore des lieux où tous les futurs sont possibles.

Note

(1) Bertrand de Jouvenel, avec le concours de Jeannie Malige, *Un voyageur dans le siècle*, Ed. Robert Laffont, Paris, 491 p.